

Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.

Introduction à la fiche de lecture sur *Par-delà nature et culture*, de Philippe Descola :

Max Claude Cappelletti a souhaité que je vous fasse partager cette fiche et ce que j'en ai retiré. Actuellement, je poursuis mon travail de réflexion sur l'essence de la rééducation. Après avoir abordé la question de la maternité, telle qu'elle se présente à nous à travers la rééducation périnéale, il m'a semblé que le rapport au périnée de nos patientes était lié à leur rapport au corps. De nombreux sociologues ont montré que le corps est aussi un objet social : l'idée que nous nous en faisons, la manière dont nous le traitons, est produite en grande partie par la société dans laquelle nous vivons. Descola va nous montrer que les hommes ne pensent pas partout le corps de la même façon, même si, partout et dans toutes les sociétés, les hommes se reconnaissent constitués d'une physicalité et d'une intériorité. J'ai noté quelques réflexions que ce livre m'a inspiré, le dialogue est ouvert, vos remarques seront les bienvenues.

Philippe Descola étudie les sociétés humaines où la nature n'est pas dissociée et distinguée des humains mais en continuité, et dont les frontières ne sont pas celles que nous connaissons, nettement tranchées entre les humains, les animaux et les végétaux, c'est-à-dire entre humains et non-humains.

Il évoque les Aborigènes d'Australie pour lesquels la distinction entre sauvage et domestique n'a pas de sens, « non seulement parce que les espèces domestiquées font défaut, mais surtout parce que la totalité de l'environnement parcouru est habité comme une demeure spacieuse et familière »¹. Descola nous invite à reconnaître que « la plus grande partie de l'humanité n'a pas, jusqu'à une date très récente, opéré des distinctions tranchées entre le naturel et le social, ni pensé que le traitement des humains et celui des non-humains relevaient de dispositifs entièrement séparés ». Cela conduit à envisager la question des modes d'organisation sociale et cosmique comme une distribution des existants dans des collectifs : « qui est rangé avec qui, de quelle façon, et pour faire quoi ? » page 342.

Pour l'auteur, Aristote définit la *phusis* comme le « principe produisant le développement d'un être contenant en lui-même la source de son mouvement et de son repos, principe qui l'amène à se réaliser selon un certain type »². « *Phusis* et *nomos* deviennent indissociables ; la multiplicité des choses s'articule dans un ensemble soumis à des lois connaissables, de même que la collectivité des citoyens s'ordonne selon des règles d'action publiques affranchies des intentions particulières. Deux domaines de légalité parallèles, mais dont l'un est doté d'une dynamique et d'une finalité propres, la Nature ne connaissant pas la versatilité des hommes »³

D'après l'auteur, la Nature considérée par Aristote est « la somme des êtres qui présentent un ordre et sont soumis à des lois »⁴. Pour les grecs de l'Antiquité, et pour Aristote, les humains font partie de la nature. Le christianisme, nous dit P. Descola, apportera aux Modernes l'idée que les humains sont extérieurs et supérieurs à la nature⁵.

¹ . Ph. Descola, p. 63.

² . Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, p. 101.

³ . Id., p. 101.

⁴ . Id. p. 102.

⁵ . Id. p. 103.

Au Moyen Age la nature est métaphoriquement comparée à un livre « où l'on peut déchiffrer le témoignage de la création divine »⁶. P. Descola voit là l'une des premières formulations de l'idée « que la nature est une évidence universelle dont aucun peuple, si sauvage soit-il, ne saurait manquer de percevoir l'unité ».

L'auteur fait référence à *Les mots et les choses* de **Foucault**, pour rappeler l'apparition tardive du concept de l'homme et des sciences qui en explorent les positivités. Foucault rappelle qu'avant la fin du XVIII^e siècle, l'homme n'existait pas, non plus que la nature humaine⁷.

Spinoza, distinction entre nature naturante et nature naturée. Pour Spinoza, « la nature naturante est la cause absolue, constituée d'une infinité d'attributs infinis, identifiée à Dieu comme source de toute détermination ; tandis que la nature naturée recouvre l'ensemble des processus, des objets et des façons de les appréhender qui découlent de l'existence de la nature naturante »⁸.

Pour l'anthropologue Philippe Descola, la cosmologie dualiste ne permet pas de trouver une médiation entre une culture totalement naturelle et une nature totalement culturelle, tant que ses auteurs « présument l'existence d'une nature universelle que codent, ou à laquelle s'adaptent, des cultures multiples »⁹.

La preuve du « naturel » par le « surnaturel » : page 124

P. Descola cite les travaux de Durkheim : « Pour qu'on pût dire de certains faits qu'ils sont surnaturels, il fallait bien avoir déjà le sentiment qu'il existe un *ordre naturel des choses*, c'est-à-dire que les phénomènes de l'univers sont liés entre eux suivant des rapports nécessaires, appelés lois ».

Note : Nous retrouvons l'idée que la nature a un sens, une finalité. Cette finalité de la nature est valable pour les patients, qui ont besoin de comprendre pourquoi et comment la pathologie s'est installée, valable pour les soignants, idée que la nature est bien faite, qu'elle a « prévu » le processus de réparation.

La pensée magique est toujours présente en même temps que la rationalité : on dit volontiers d'une guérison que c'est un miracle, d'un bon ostéopathe que c'est un sorcier. Mme C., 88 ans, se relevant après un massage et s'exclamant : « Madame, vous êtes une fée ! »

Savoir du familier, page 145 et suivantes

P. Descola rappelle que les concepts ne sont pas appréhendés comme des listes d'attributs, ainsi « le concept de maison n'est pas construit à partir d'une liste de traits spécifiques – un toit, des murs, des portes et fenêtres, etc. – dont il faudrait vérifier la présence pour s'assurer que l'objet auquel nous avons affaire est bien une maison ». Page 145 : « Si nous n'hésitons pas à qualifier de maison un igloo de neige, une demeure troglodyte ou une yourte, c'est que nous jugeons en un éclair de leur conformité avec un ensemble flou et informulé d'attributs dont aucun n'est essentiel au jugement classificatoire, mais qui sont tous reliés par une représentation schématique de ce à quoi une maison typique doit se conformer ».

Le mot maison contient le concept, mais ne suffit pas à lui seul à résumer les représentations qui s'y attachent : « L'importance des aspects non linguistiques de la cognition a également été révélée par les études de plus en plus nombreuses portant sur l'apprentissage des activités pratiques » (page 146).

⁶ . Id. p. 104.

⁷ . Id. p. 108.

⁸ . Id. p. 120.

⁹ . Id ; p. 121.

Effacement du langage, compétence

« Des opérations aussi banales que la conduite automobile ou la préparation d'un repas ne mobilisent pas tant des connaissances explicites organisables en propositions qu'une combinaison d'aptitudes motrices acquises et d'expériences diverses synthétisées dans une compétence ; elles procèdent du « savoir comment » plutôt que du « savoir que » » (page 146).

« Quel que soit le rôle joué par la médiation linguistique dans sa mise en place, ce genre de compétence exige en fait un effacement du langage pour devenir efficace, c'est-à-dire pour que celui qui la possède parvienne à réaliser rapidement et avec sûreté une tâche dont certains de ces paramètres diffèrent de ceux rencontrés auparavant dans des situations comparables ».

page 147 : « Certains de ces schèmes pratiques sont plus longs à s'établir que d'autres en raison de la quantité d'informations disparates qu'ils doivent organiser ». L'auteur prend l'exemple de la chasse comme illustration de ces schèmes pratiques : « Les Achuar disent que l'on ne devient bon chasseur qu'une fois parvenu à l'âge mûr ». Ce savoir qu'un chasseur aschuar va acquérir entre sa vingtième et sa quarantième année (ce sont les hommes de plus de quarante ans qui ramènent le plus de gibier) peut difficilement être exprimé par le langage.

Note : en rééducation, le type de savoir requis est de l'ordre de la compétence pratique, qu'il s'agisse de celle que le patient acquière sur lui-même, le fonctionnement de son corps, la compréhension de sa maladie, les moyens de remédier aux déficits fonctionnels, ou qu'il s'agisse de la compétence du rééducateur, qui analyse les symptômes qu'il rencontre chez son patient et imagine une stratégie thérapeutique appropriée, symptômes qu'il connaît et reconnaît bien qu'ils se présentent toujours d'une manière inédite et propre à chaque patient : l'hémiplégie de A. C. n'est pas celle de B. N.

Descola souligne que pour Kant, *Critique de la raison pure*, (page 153), l'entendement est « un art caché dans les profondeurs de l'âme humaine et dont il sera toujours difficile d'arracher le vrai mécanisme à la nature ».

Deux façons de traiter de la nature et d'autrui, d'après les travaux de André-Georges Haudricourt : page 154

action indirecte négative et action directe positive

action indirecte positive=favoriser les conditions de croissance de l'être domestiqué, exemples : culture de l'igname en Mélanésie ou riziculture irriguée en Asie, fait d'amitié respectueuse, par opposition au « bon pasteur » qui guide son troupeau. Page 155 : « selon Haudricourt, l'opposition entre l'action indirecte négative et l'action directe positive est également perceptible dans les comportements à l'égard des humains ». correspondances, homologie des comportements.

Note : On peut retrouver la trace de cette opposition dans la médecine et dans le soin, « amitié respectueuse » favorisant la santé propre à l'individu, ou relation plus paternaliste et plus directe.

Page 169 : « tout humain se perçoit comme une unité **mixte d'intériorité et de physicalité** ». Dans certaines circonstances, on peut percevoir une disjonction entre un soi matériel et un soi physique : au cours de la méditation, de l'introspection, ou de la prière, « toutes occasions qui suscitent une mise entre parenthèses délibérée ou fortuite des contraintes corporelles » page 172. C'est le cas aussi de la mémoire et du rêve. Il existe aussi des expériences de dissociation extrême provoquées par l'absorption d'alcool, de substances hallucinogènes, ou au cours de transes.

P. Descola souligne « que la conscience d'une séparation entre un soi interne et un soi physique n'est pas sans fondement dans la vie ordinaire, ce que semblent d'ailleurs confirmer

des travaux récents en psychologie du développement qui voient dans cette intuition dualiste une caractéristique innée chez les humains » page 173.

La variation est davantage retrouvée dans les contenus représentés par les termes de physicalité et d'intériorité page 175. Le principe général de l'individuation des existants et leur regroupement en collectifs « ne peut s'opérer qu'à travers un jeu d'identité et de contraste portant sur les attributs respectifs de l'âme et du corps » page 184.

Note : dans toutes les sociétés humaines, l'individu se perçoit comme l'union d'un corps ou principe de physicalité, et d'une intériorité. Les autres existants sont perçus et caractérisés comme ayant ou n'ayant pas ces mêmes caractéristiques.

Page 176 : P. Descola décrit **quatre principes d'identification**, selon les combinaisons entre ressemblances ou différences :

- l'animisme associe la ressemblance des intériorités et la différence des physicalités,
- le totémisme associe la ressemblance des intériorités et la ressemblance des physicalités,
- le naturalisme associe la différence des intériorités et la ressemblance des physicalités,
- l'analogisme associe la différence des intériorités et la différence des physicalités.

De ces modes d'identification vont dépendre la nature des relations et l'établissement de catégories. « Selon les caractéristiques que les humains décèlent dans les existants par rapport à l'idée qu'ils se font des propriétés physiques et spirituelles de leur propre personne, des continuités ou des discontinuités d'ampleur inégale sont instituées entre les entités du monde, des regroupements sur la base de l'identité et de la similitude prennent force d'évidence, des frontières émergent qui cloisonnent différentes catégories d'êtres dans des régimes d'existence séparés » page 320.

« Les principes qui régissent ces schèmes étant universels par hypothèse, ils ne sauraient être exclusifs les uns des autres et l'on peut supposer qu'ils coexistent en puissance chez tous les humains. L'un ou l'autre des modes d'identification devient certes dominant dans telle ou telle situation historique et se trouve donc mobilisé de façon prioritaire dans l'activité pratique comme dans les jugements classificatoires, sans que ne soit pour cela annihilée la capacité qu'ont les trois autres de s'infiltrer occasionnellement dans la formation d'une représentation, dans l'organisation d'une action ou même dans la définition d'un champ d'habitudes. » page 322. Bien qu'en Europe, le naturalisme soit le schème dominant, certains traitent leur animal familier comme s'il avait une âme ou sont végétariens pour la même raison, certains croient en une influence des astres sur leur quotidien, certains sont suffisamment attachés à un lieu pour s'y identifier.

Page 282 : « Le naturalisme et l'animisme sont des schèmes hiérarchiques englobants à la polarité inversée : dans l'un l'universel de la physicalité rattache à son régime les contingences de l'intériorité, dans l'autre la généralisation de l'intériorité s'impose comme un moyen d'atténuer l'effet des différences de la physicalité. Le totémisme se présente au contraire comme un schème symétrique caractérisé par une double continuité, des intériorités et des physicalités, dont le complément logique ne peut être qu'un autre schème symétrique, mais où s'affirme l'équivalence d'une double série de différences. C'est ce que j'ai appelé l'analogisme ».

Dans l'**animisme**, la différence des physicalités qui permet une différenciation des existants réside dans la forme et le mode de vie et non dans la différence de substance qui, elle, est toujours humaine, page 184. C'est la **forme corporelle** qui différencie les personnes humaines et non humaines, son « vêtement ».

Le **naturalisme** est à l'opposé de l'animisme, de manière symétrique : l'animisme est fondé sur l'hétérogénéité corporelle de classes d'existants dotés d'un esprit et d'une culture identique, alors que le naturalisme fait reposer sur le présupposé de l'unicité de la nature « la reconnaissance de la diversité des manifestations individuelles et collectives de la subjectivité » page 242.

Le naturalisme se définit comme une continuité de la physicalité, une même matière compose tous les existants, et une discontinuité de leurs intériorités page 242.

« Ce qui différencie les humains des non-humains pour nous, c'est bien la conscience réflexive, la subjectivité, le pouvoir de signifier, la maîtrise des symboles et le langage au moyen duquel ces facultés s'expriment ». Les distinctions établies par le naturalisme entre la singularité de l'intériorité humaine et l'universalité de la matière composant les existants conduit à l'hégémonie de l'humanité, hégémonie contestée par certains au cours de l'histoire.

Montaigne est pour Descola l'un des plus célèbres critiques de l'attribution à l'homme d'une singularité le rendant supérieur aux autres créatures. La sagesse nous impose de reconnaître que « nous ne sommes ny au dessus, ny en dessous du reste ». « Il y a quelque différence, il y a des ordres et des degrez ; mais c'est sous le visage d'une mesme nature » page 246.

Condillac, dans le Traité des animaux affirme que « les bêtes comparent, jugent, qu'elles ont des idées et de la mémoire » : il n'est pas possible de les assimiler à des automates (page 248). Aristote décrit plusieurs parties aux âmes, l'âme végétative des plantes, l'âme sensitive des animaux inférieurs, l'âme cognitive des animaux, l'esprit attribué seulement aux hommes. (de Anima)

Page 243 : « Comme le découvrent Bouvard et Pécuchet avec un léger sentiment d'humiliation, il faut se faire à l'idée que notre corps contient « du phosphore comme les allumettes, de l'albumine comme les blancs d'œufs, du gaz hydrogène comme les réverbères ».

Descola remet en question la notion de « **nature humaine** » page 250 : « Faut-il voir en elle, comme Condillac et les éthologues contemporains, le point d'aboutissement d'un répertoire de facultés et de comportements également présent, et plus aisément observable, chez les animaux non humains, une vraie nature d'espèce, donc, que viendrait garantir la singularité de notre génome ? Ou bien doit-on la considérer, à l'instar des anthropologues, comme une prédisposition à dépasser notre animalité, non plus tant grâce à la possession d'une âme ou d'un esprit que par notre aptitude à produire des variations culturelles soustraites aux déterminations génétiques ? En soulignant les continuités interspécifiques dans la physicalité, la première approche se trouve bien en peine de rendre compte de discontinuités intraspécifiques dans l'expression publique de l'intériorité (les cultures) ; en voyant avant tout dans l'*anthropos* ce que les animaux ne seraient pas, à savoir un inventeur de différences, la seconde approche oublie qu'il est aussi *Homo*, un organisme biologique singulier ».

Certains éthologues sont enclins à prêter « aux animaux qu'ils observent des propriétés mentales susceptibles de rendre compte de leurs actions », d'autres éthologues observant ces mêmes animaux en laboratoire « prétendent ne pas trouver trace de ces hypothétiques propriétés chez les animaux qu'ils étudient » page 255. Qu'il s'agisse d'une capacité à transmettre certaines formes culturelles, appelées parfois pré-culture ou protoculture, observable chez les grands singes, ou d'un mode de communication proche du langage, observé chez certains oiseaux, certains primates et chez plusieurs espèces de mammifères marins, ces capacités ne peuvent plus être dites strictement propres à l'humanité (page 256 et 257).

Autres aspects du naturalisme : mise en cause de l'esprit humain. Le courant des **sciences cognitives** défend la thèse « que la cognition est fonction de l'expérience d'un sujet doté d'un corps qui doit guider ses actions dans des situations sans cesse différentes car modifiées par

ses propres activités » (page 259). Ce courant aboutit à un autre découpage des ontologies, les animaux étant comme les humains soumis à leurs **facultés sensori-motrices** qui leur donnent leurs moyens d'agir. Cette disparition de la discontinuité des physicalités entre l'homme et l'animal crée une autre discontinuité entre les existants disposant d'un corps leur permettant de se déplacer, et les autres : pour eux, c'est dans le corps que réside la mémoire de l'expérience de soi, définition de la subjectivité (page 262).

« Derrière une continuité apparente des physicalités (entre humains et animaux) que ne vient plus rompre la discrimination au moyen d'un esprit désormais aboli, se cache en fait une discontinuité nouvelle et contradictoire des intériorités, entre les machines qui en sont dotées parce que l'artifice humain les a voulues ainsi et les animaux humains et non humains qui s'en dispensent du fait de leur vitalité intrinsèque » (page 263).

Cela revient à classer les existants en objets et sujets, même si c'est le corps qui est la physicalité subjectivante.

A l'opposé, le **courant des neuro-sciences** cherche à dissoudre l'autonomie de l'intériorité humaine dans les propriétés internes de sa physicalité (page 264). L'événement n'est plus mental mais neural. Cependant l'imagerie cérébrale ne permet pas de montrer ou mesurer les états mentaux les plus ordinaires comme se sentir heureux un jour où il fait beau et où on vient de recevoir une bonne nouvelle : « quand commence cet état, quand finit-il ? est-il continu, est-il discontinu ? à quel moment est-il présent à ma conscience, à quel moment ne l'est-il pas ? Voilà un événement mental que l'on espère fréquent, qui pourra influencer causalement sur le comportement, et auquel il sera pourtant bien difficile de faire correspondre un événement neuronal » (page 266).

Au sein du naturalisme, la discontinuité entre les humains et les autres existants attribue aux uns et aux autres des **statuts juridiques différents** : c'est l'intériorité qui permet la conscience de soi, « la conscience de soi fait la subjectivité, la subjectivité permet l'autonomie morale, l'autonomie morale fonde la responsabilité et la liberté qui sont les attributs du sujet en tant qu'individu porteur de droits et de devoirs à l'égard de la communauté de ses égaux. Traditionnellement définis comme dépourvus de ces propriétés, les plantes et les animaux sont donc exclus de la vie civique » (page 268). Les théoriciens qui travaillent à la construction d'une éthique de l'environnement contestent la subordination des non-humains aux décisions des humains.

Il existe deux approches principales des devoirs de l'homme vis-à-vis de son environnement. Les **extensionnistes** proposent détendre l'application de la morale à un certain nombre de non-humains. Dans les **éthiques holistes**, l'accent est mis sur la nécessité de préserver l'équilibre de l'écosystème.

P. Descola donne comme illustration de l'**analogisme** ce qui est connu sous le nom de « grande chaîne de l'être », conception du monde présente en Europe depuis Platon jusqu'au début du XVII^e siècle d'après Arthur Lovejoy, inspirée pour cet auteur par Platon puis Aristote : « La théorie de la chaîne de l'être présente un problème intellectuel singulier, probablement typique de l'analogisme, qui est l'articulation du continu et du discontinu. Vue dans toute l'envergure de son développement, l'échelle des entités du monde paraît continue, chaque élément trouvant sa place dans la série parce qu'il possède un degré de perfection à peine plus grand que celui de l'élément auquel il succède et à peine moins grand que celui de l'élément qui le précède. Par cette contiguïté ne souffrant ni vide ni rupture, une solidarité générale est établie qui parcourt la chaîne du haut en bas et du bas en haut ». Pour Descola, l'idée d'une diversité de choses ordonnées se retrouve dans la philosophie néo-platonicienne et dans la théologie médiévale : la diversité des existants est nécessaire pour constituer une « plénitude ordonnée » (page 284). Plus tard, c'est l'idée de continuité et de ressemblance qui

l'a emporté, Descola cite Foucault : « jusqu'à la fin du XVI^e siècle, la ressemblance a joué un rôle bâtisseur dans le savoir de la culture occidentale » (page 285).

« ce maillage de ressemblances invisibles doit être repérable à des signes tangibles » : la théorie des signatures est retrouvée depuis les débuts de la médecine occidentale, tout comme les rapports entre microcosme et macrocosme. La Chine ancienne représente un exemple très particulier d'analogisme ne reposant pas sur une opposition entre l'esprit et la matière (page 288).

Relations : Descola découvre deux groupes de relations possibles permettant de structurer les rapports entre les existants d'un même collectif. Ces modes de relation sont, comme les modes d'identification, des schèmes intégrateurs permettant aux collectifs de se différencier entre eux (page 424).

« Ces modes de relation qui viennent moduler chaque mode d'identification peuvent être répartis en deux groupes, le premier caractérisant des relations potentiellement réversibles entre des termes qui se ressemblent, le second des relations univoques fondées sur la connexité entre des termes non équivalents. L'échange, la prédation et le don relèvent du premier groupe ; la production, la protection et la transmission du second ».

Note : l'activité de soin est la rencontre entre deux individus, le soignant et le soigné, qui ont chacun un rapport au corps, à l'intériorité, qui leur est propre. Nous vivons dans la société occidentale moderne qui, depuis assez peu de temps comme le montre P. Descola, établit une distinction, une frontière, entre nature et culture. Nous avons vu que pour les Grecs, et notamment pour Platon et Aristote, l'homme fait encore partie de la nature.

Aujourd'hui, nos patients parlent parfois de leur corps ou de ses parties à la troisième personne (« il », « c'est », « il ne veut pas », « c'est mort », « c'est mou »...). La nature semble être devenue totalement extérieures, ou incompréhensible. Le rôle du praticien est alors d'aider le sujet à se réapproprier son corps, à donner un sens à ce qui lui arrive, à comprendre.